

LE CHAT HARET

Chacun sait qu'il existe à Paris une rue du Chat-Qui-Pêche, mais tout aussi curieusement, il y a dans Senlis une rue du Chat-Haret, pour ainsi dire une rue du Chat-Domestique-Retourné à l'État-Sauvage...

Il se trouve que je flânais rue du Chat-Haret quand, apercevant sur l'autre trottoir la silhouette d'un homme sans âge, emmitouflé dans un manteau informe et tirant toutes ses pauvres possessions dans un caddie de supermarché, voyant cet homme – un SDF comme on dit aujourd'hui – me revint en mémoire la figure à la fois inconnue et familière d'un personnage de mon enfance. Le père Leclou, on l'appelait. Ce n'était pas un SDF à proprement parler, ni même un clochard, mais un pauvre hère vivant comme ça en marge de la société. Je le revois, le père Leclou, un vieil efflanqué qui avait dû avoir belle prescience en sa jeunesse et que ravageaient maintenant l'âge, l'alcool et la solitude. Dans les ruines de ce qui avait été sans doute une maison forestière, il habitait une cabane en bois qu'il avait construite lui-même avec des matériaux de récupération, toute de guingois, toute rafistolée. Il avait deux chiens aussi décharnés que leur maître. On n'osait pas trop s'approcher. Ce n'est pas qu'il faisait peur, le bougre, mais quand même, il y avait les chiens. Peut-être aussi était-ce par respect. On savait que c'était son domaine. Et quand c'est lui qui venait près des maisons et qu'il rôdait dans la rue, personne, pas même les enfants, ne se moquait sur son passage. Tout le monde le connaissait ; ou plus exactement, on ne le connaissait pas, on ne savait rien de lui, mais il faisait comme partie du paysage. Personne n'aurait pu dire depuis quand il s'était installé là-bas à l'orée du bois, sans

doute après la guerre ; dans mon souvenir, c'est comme s'il avait été là de toute éternité.

Il venait tous les matins faire un tour dans notre quartier, toujours avec son vélo auquel était accrochée une carriole brinquebalante qu'il s'était fabriquée avec les roues d'une vieille poussette d'enfant et quelques planches. Il inspectait les trottoirs, visitait les poubelles, faisait ses repérages et il récoltait toutes sortes d'objets hétéroclites, plus ou moins déglingués, qu'il mettait dans sa remorque. Il emportait tout ce bric-à-brac pour on ne savait quel usage. Le matin, il était sur son vélo ; certains soirs, il marchait à côté, s'appuyant sur le guidon, incapable de tenir debout sans cela, se raccrochant à sa bécane pour ne pas tomber. Il grommelait, il était tout le temps en train de grommeler, comme s'il ronchonnait contre la terre entière, mais on avait beau tendre l'oreille, il n'y avait rien à comprendre à ce qu'il racontait. Il ne parlait à personne qu'à lui-même. On ne lui connaissait pas de famille, ni parent, ni ami. Est-ce incongru de se demander s'il avait connu l'amour ? On disait qu'il avait dû être bel homme étant jeune. Je le crois volontiers.

Pourquoi l'appelait-on Leclou ? Parce qu'il ne se séparait jamais de son vieux vélo ? Parce qu'il était maigre à l'excès et décharné, oui maigre comme un clou ? Parce qu'il prenait la peine de se pencher pour ramasser le moindre objet qui traînait, même un vieux clou rouillé ? Parce qu'il avait un jour mis sa montre au clou, déposé quelque objet de valeur au mont-de-piété et qu'il ne les avait jamais récupérés ? On peut tout imaginer. On ne sait pas comment viennent les sobriquets, qui les invente et pourquoi ils se propagent et se transmettent. Mais s'ils sont adoptés, c'est qu'ils sont justes, qu'ils

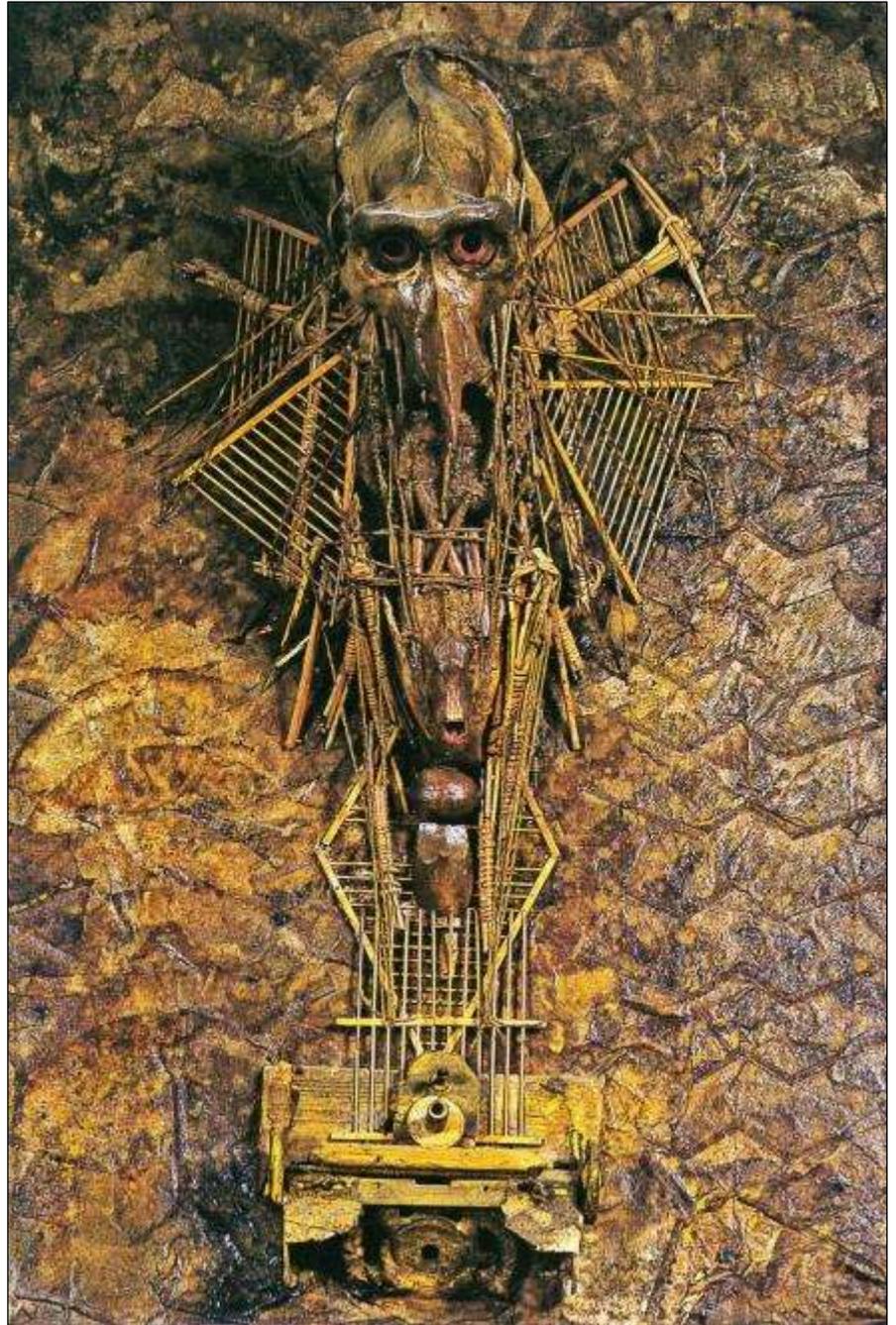
TRÉSORS CACHÉS DE NOS ADHÉRENTS

collent aux personnages. Alors va pour Leclou ! Puisque aussi bien, plus personne ne le désignait de son vrai nom.

Bien sûr, il n'y avait chez lui aucun confort. Il devait vaguement se chauffer avec du bois glané en forêt, puiser de l'eau à la source et il ne s'éclairait pas, une fois la nuit tombée. Il arrivait à se nourrir presque uniquement de ce qu'il trouvait dans les poubelles, après les marchés. Il allait aussi, à la saison, ramasser des champignons en forêt, il cueillait des baies, des fraises, des mûres, des noisettes, des cerises sauvages sur les branches basses des jeunes merisiers. Et sans doute posait-il des collets dans les fourrés.

Il faisait pousser quelques légumes, il élevait trois ou quatre poules dans un enclos grillagé. Mais le plus clair de son temps, il l'occupait à récolter, trier, ranger, classer, tous les matériaux que jour après jour il ramassait en ville : morceaux de cuir, morceaux de bois, caisses, planches, plaques de tôle, boîtes et bidons, semelles de chaussures, vêtements hors d'usage, lambeaux de tissus, sacs de jute, jouets abandonnés, poupées sans tête, pièces et figurines, vieux balais, vaisselle cassée, casseroles, débris de toute sorte, fil de fer, vis, clous, punaises, épingles... Il ramassait, il entassait... Il mettait tout ça dans sa carriole et il l'emportait dans son domaine, jour après jour, sans rien demander à personne.

Certains ont fini par se plaindre. Il y avait là un problème d'hygiène publique, on ne pouvait pas le laisser accumuler tous ces immondices, ça finirait par attirer les rats à force ; et pour lui-même, ce serait quand même mieux qu'il soit au propre et au chaud. On emmena donc les chiens à



la fourrière et le père Leclou, on le plaça de force dans une maison de retraite, enfin à l'époque on disait à l'hospice. Il n'a pas tenu trois mois. Il s'est laissé mourir.

C'est à ce moment-là, après son départ, qu'on a compris ce qu'il faisait avec tout ce qu'il amassait. C'est nous les gamins qui, les premiers, repartis tournicoter

TRÉSORS CACHÉS DE NOS ADHÉRENTS

autour de la cabane, avons découvert son secret. Il assemblait ses bouts de ferrailles avec ses bouts de ficelles et fabriquait des objets étonnants, mi-fleurs, mi-monstres, des statues de toute taille, mais certaines vraiment grandes, des épouvantails, qu'il laissait se dégrader et dépérir dans un appentis derrière sa cabane. On y a trouvé des sortes de tableaux étranges et inquiétants, en relief, fabriqués avec des squelettes de petits animaux de la forêt, bien blancs, bien propres, des os et des plumes, il en faisait des compositions qui ressemblaient à des chimères, tout un bestiaire rampant – des crabes, des lézards, des crapauds... ou marchant – des chiens à dix pattes, des chats avec des oreilles de souris... et même volant – suspendus au plafond, des oiseaux fabuleux dont la queue s'épanouissait en éventail. Tout cela était bizarre. Il y avait aussi des constructions qui ne ressemblaient à rien mais qui impressionnaient : elles dégageaient une force étonnante, comme si elles restituaient l'énergie, la patience, la ténacité qu'il avait fallu à leur auteur pour les produire. Une chose est certaine, c'est que ça nous laissait silencieux, un peu effarés, et nous n'osions pas faire de bruit, comme si nous étions dans une église.



Louis Ponce dans son atelier

Je me souviens que les grandes personnes s'étaient déjà disputées lorsqu'on avait emmené le père Leclou à l'hospice. Elles n'étaient pas d'accord sur ce qu'il aurait fallu faire. Certains disaient : il fallait le laisser tranquille, c'était sa vie, il ne gênait personne. Et d'autres répondaient : quand même, on ne peut pas laisser les gens vivre comme ça, dans une telle misère, c'est honteux. Avec la même ardeur, certains défendaient l'intérêt général ou le devoir de solidarité, d'autres les libertés individuelles. En fait, personne, je crois, n'avait la conscience bien tranquille.

Trois mois plus tard, les discussions reprurent de plus belle. Sans crier gare, les services de la mairie envoyèrent un bulldozer et un camion-benne, on rasa la cabane, on fit place nette. Alors on s'est disputé à nouveau ; entre ceux qui haussaient les épaules, qui traitaient tout ça de bazar ne méritant que la décharge, où ça aurait dû partir dès le début d'ailleurs ; et ceux qui disaient que, oui, c'était incompréhensible ces constructions, on n'avait jamais rien vu de tel, mais c'était toute la vie du père Leclou, et peut-être que c'était même une forme d'art. Les autres s'esclaffaient : de l'art !

Aujourd'hui, en y réfléchissant, je ne suis pas loin de penser qu'à sa manière le père Leclou était un cousin de Séraphine. Il n'a sans doute rien à voir avec le SDF que j'ai aperçu en rentrant, rue du Chat-Haret... le haret, chat redevenu sauvage qui ne peut plus être domestiqué et qui viendra demain fouiller dans nos poubelles... pour y trouver encore des trésors et, assouvissant une passion, y puiser matière à régal et illuminations.

Par Jacqueline CHEVALLIER

Note de l'autrice : Bien qu'inspirée par un fait divers, cette nouvelle est une fiction. L'illustration représente une œuvre de Louis Pons, poète à ses heures et plasticien que l'on rattache à l'art brut. En aucun cas, il ne faut considérer que Le chat haret est une biographie de cet artiste.